

Costa-Gavras & Salem Brahim
présentent

une production
Michèle Ray-Gavras

MON COLONEL

d'après le roman
"Mon Colonel" de **Francis Zamponi**
(éditions Actes Sud)

scénario
Costa-Gavras & Jean-Claude Grumberg

réalisé par
LAURENT HERBIET

Sortie le 15 novembre 2006
durée : 1h51

PATHE DISTRIBUTION
10, rue lincoln
75008 Paris
Tél : 01 40 76 91 00
Fax : 01 56 43 63 51
www.pathedistribution.com

KG PRODUCTIONS
244, rue Saint Jacques
75005 Paris
Tél : 01 44 41 13 73
Fax : 01 43 25 88 35
kg@kgproductions.fr

MOTEUR !
20, rue de Tremoille
75008 Paris
Tél : 01 42 56 95 95
Fax: 01 42 56 03 05
françoisroelants@maiko.fr

LISTE ARTISTIQUE

Colonel Duplan
Guy Rossi
Lieutenant Galois
Père Rossi
Commissaire Reidacher
René Ascencio
Sous-prefet
Capitaine Roger
Commissaire Quitard
Sénateur-maire
Chef d'état major
Adjudant Schmelk
Commandant de Villedieu
Général Bibendum
Directeur d'école
Inspecteur Belkassem
Francoise
Ali
Ben Miloud
Père Jeantet
Secrétaire d'état
Thérèse
Caporal Arnoul
Inspecteur Bayard
Le notaire
Omar Bouamari

Olivier Gourmet
Robinson Stevenin
Cécile de France
Charles Aznavour
Bruno Solo
Eric Caravaca
Guillaume Gallienne de la comédie Française
Georges Siatidis
Thierry Hancisse de la comédie Française
Jacques Boudet
Vladimir Yordanoff
Bruno Lochet
Hervé Pauchon
Christophe Rouzaud
Philippe Chevalier
Abdemalek Kadi
Olga Grumberg
Samir Guesmi
Ahmed Benaissa
Xavier Maly
Philippe Beglia
Marie Kremer
Franck Pitiot
Alexandre Gavras
Faouzi Saichi
Rabah Loucif

LISTE TECHNIQUE

Produit par	Michèle Ray Gavras
Coproducteurs	Salem Brahimi Luc et Jean-Pierre Dardenne Arlette Zylberberg
Réalisé par	Laurent Herbiet
Scénario de	Costa-Gavras Jean-Claude Grumberg
D'après le livre de	Francis Zamponi
Image	Patrick Blossier
Décor	Ramdane Kacer Alexandre Bancel
Son	Olivier Hespel
Mixage	Thomas Gauder
Costumes	Edith Vespérini
Montage	Nicole D.-V. Berckmans
Musique	Armand Amar

une coproduction franco-belge
KG Productions - ARTE France Cinéma - Wamip Films
Les Films du Fleuve – RTBF (*Télévision Belge*)

en association avec l'Algérie
Battam Films, ENTV (*Télévision Algérienne*)

Producteur délégué

KG Productions

avec le soutien de

CANAL +

et de

CINECINEMA

ce film a été développé avec le support du Programme **MEDIA** de l'Union Européenne
et soutenu par **EURIMAGES**

et

le Centre National de la Cinématographie
la Région Ile-de-France, en partenariat avec le CNC
le Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique
et les télédistributeurs wallons

SYNOPSIS

Paris – Aujourd’hui

On trouve le Colonel en retraite Raoul Duplan chez lui, une balle dans la tête. L’enquête tourne en rond jusqu’à l’arrivée d’un courrier anonyme : « Le Colonel est mort à Saint-Arnaud ».

Saint-Arnaud – Algérie – 1957

Le jeune Guy Rossi - licencié en droit - a devancé l’appel sous les drapeaux par dépit amoureux. Aide de camp du Colonel Duplan qui commande la garnison de Saint-Arnaud dans l’Est Algérien, Rossi a pour mission d’étudier la latitude qu’offrent les pouvoirs spéciaux votés par l’Assemblée Nationale à l’unanimité. *“Aucune mesure même celles contraires aux grands principes de notre droit n’est à écarter”* conclut Rossi. Ce blanc-seing les mènera à leur perte... l’un en Algérie, l’autre 40 ans plus tard en France.

MON COLONEL est un film sur le passé autant que sur le présent. Le présent ne finissant pas d'être imprégné du passé il était indispensable d'associer l'un à l'autre, psychologiquement, historiquement, politiquement.

La quasi-absence de nos écrans de la guerre d'Algérie comme tragédies personnelles, tend à éloigner de nous ces drames, leurs victimes et leurs responsables, et à les classer parmi les histoires poussiéreuses, les faits ancestraux sortis de je ne sais quel placard du passé.

Nous avons pensé qu'un film axé uniquement sur le passé risquait d'être anesthésiant, aussi délétère que l'absence de film. Il accélérerait le travail de l'oubli déjà instauré. Les victimes sont toujours parmi nous et les responsables le sont aussi. Les uns oubliés, les autres normalisés, et souvent pardonnés. Certains n'hésitant pas à justifier, sinon glorifier les abus, les tortures, ou leurs exactions perpétrées.

La présence de ce passé est une constante dans la vie politique et sociale de notre pays. La récente loi sur « *les bienfaits de la colonisation* », la stèle célébrant l'OAS, des assassins, sont autant de preuves que notre pays continue à être contaminé, hanté, blessé par cette période.

Aujourd'hui, dans d'autres pays ont lieu les mêmes horreurs commises par des « colonels » et des démocrates comme il y en avait dans la France d'alors.

En 1999 dans l'avion entre Paris et Alger je lisais MON COLONEL que m'avait donné Emmanuel Hamon. De retour à Paris je n'arrivais pas à me défaire de cette interrogation : « *Que ferait Romain, notre dernier fils de 20 ans, à la place de Rossi ?* ».

Actes Sud, l'éditeur, m'informait que Laurent Herbiet voulait me contacter et avait écrit un scénario. Laurent s'était saisi d'un sujet qui n'était pas de sa génération et que la nôtre avait tout fait pour enterrer aussi vite que possible, je décidais de partir à l'aventure avec lui.

Etant une productrice dirigeante, ou plutôt un artisan producteur je décidais de partir à zéro à partir du roman. Je voulais aussi un scénariste confirmé. Un film sur l'Algérie et en plus un premier film c'était aller dans le mur si ce n'était pas épaulé par un scénario hors pair, et un scénariste reconnu.

Laurent continuait à être assistant, il a alors commencé à travailler avec Alain Resnais et je continuais à gamberger, à travailler tout azimuts.

Costa a d'abord écrit seul une adaptation. Puis après Amen, Jean-Claude s'est joint à lui pour l'adaptation définitive.

Je n'étais pas pressée. Il était alors impossible de tourner en Algérie et je ne voulais pas faire une reconstitution en Tunisie ou au Maroc. C'était un problème franco-algérien et ça devait se tourner en Algérie. L'Algérie et le Maroc – surtout sur le plan architectural - sont différents. Nous avons construit en Algérie pour toujours et l'architecture du film fait partie du non dit de notre Histoire. J'ai tenu à ce que nous fassions à Blida la place de l'attentat du 14 juillet même si pour deux jours de tournage nous avons dû faire un convoi et 500 kilomètres.

Si la situation ne s'était pas stabilisée en Algérie nous aurions sans doute tourné dans le Var ou en Corse – départements français, comme l'Algérie d'alors.

Et puis il y avait le casting. Qui serait ce Colonel emblématique ? J'ai commencé à chercher et nous avons reçu des refus, polis, gênés, ou bien alors « il est très antipathique votre Colonel » !

En Grèce un été, Mathieu Kassovitz lit le scénario qui traînait chez nous. « Je veux faire Rossi, c'est magnifique ! »....

On ne pouvait toujours pas tourner en Algérie, le temps a passé et Mathieu a eu bien sûr d'autres désirs, mais merci Mathieu, tu m'avais de nouveau insufflé l'espoir.

Quand nous avons déjeuné pour la première fois avec Olivier Gourmet en 2003 il nous a dit : « Un acteur ne reçoit qu'une ou deux fois dans sa vie un scénario, une histoire et un rôle comme celui du Colonel ». Un beau cadeau. Pour nous de t'avoir toi, Olivier. Et un défi pour Laurent.

Le temps a encore passé ... Olivier attendra trois ans !

Et puis la situation s'est améliorée. Avec Costa et Salem nous sommes retournés en Algérie. Salem est Algérien. Costa et moi avons aussi un passé Algérien : nous nous sommes mariés au consulat d'Alger en 68 pendant le tournage de Z, l'Oscar a été remporté par l'Algérie sans laquelle le film n'aurait pas existé, et nous étions alors voisins d'Abdelaziz Bouteflika. Nous avons tous trente ans... et Boutef faisait des discours magnifiques aux Nations Unies ! Nous avons gardé une très grande affection pour l'Algérie.

Nous avons vieilli. Bouteflika est Président et aujourd'hui ce n'est plus une histoire sur les Colonels grecs que nous voulons tourner en Algérie, mais sur un Colonel de l'armée française... Avec un jeune metteur en scène, Laurent Herbiet, et un jeune producteur, Salem Brahimi... le transfert du savoir...

Salem Brahimi : ancien collaborateur de KG, ami, voisin et désormais producteur de documentaires désirant « passer » au long-métrage. Je lui proposais de revenir vers ce projet qui faisait sens pour lui et qu'il avait vu prendre forme. Laurent Herbiet ne sera pas le seul dont ce sera « la première fois » !

Le sujet, le scénario, Laurent, notre énergie à tous a fait que la lumière du tournage a commencé à poindre. Les frères Dardenne nous ont suivi, puis Jérôme Clément... Jérôme Seydoux.

Et l'Algérie. Au regard de la modestie de notre budget et de l'ambition du projet, la participation de l'Algérie en termes de logistique et de moyens humains a été déterminante. La participation de l'ANP, des wilayas de Sétif, Constantine, Blida, El Eulma nous ont apporté un soutien de chaque instant. Notre producteur exécutif en Algérie, Yacine Laloui, a tout de suite compris l'économie et l'ambition du film et a fait un travail formidable pour ménager l'une sans compromettre l'autre.

Mais je ne pouvais pas partir pour ce premier film difficile sans mes comparses habituels : Patrick Blossier, chef opérateur et Yves Vandersmissen, chef machiniste et cadreur 2ème caméra. Patrick Blossier qui nous avait suivi dans nos aventures américaines et qui peut éclairer Jessica Lange, Debra Winger ou Travolta avec une floppée d'électros... mais qui peut aussi partir au bout du monde pour un premier film sans moyen mais auquel il croit.

Pour ma génération la mémoire de la guerre d'Algérie est en noir et blanc. Pour les jeunes cette mémoire n'existe pas et on aurait donc pu tourner en couleurs.. Mais produire n'est pas seulement du masochisme ! Il faut aussi se faire plaisir ! Patrick a plongé dans le noir et blanc et notre mélange avec volupté.

Quand on a commencé à sentir que le film pouvait être là, était presque là, Olivier Gourmet s'est alors mis à perdre ces 27 kilos nécessaires pour interpréter le Colonel Duplan. Et nous avons continué le casting. Cécile...Eric... Bruno... Bruno Solo qui nous disait au café Rostand « Je suis trop vieux pour Rossi, non ? ... Mais même ouvrir la porte du colonel je le ferai ! » Gallienne et son imbroglio pour le plan de travail entre son voyage de noces, ses conférences à Princeton ou autres... Et puis les longs essais pour choisir notre Rossi. Des inconnus, des déjà connus... pour arriver au seul Rossi qui pour nous pouvait l'incarner, Robinson Stévenin.

Mais en janvier à quelques semaines du tournage c'était l'angoisse. Nous n'avions pas de père Rossi. Un acteur avait décliné car nous égratignons Mitterrand et nous avons ensuite tourné en rond, sans arriver à un consensus.

Mais le film avait la baraka ! Seule à Paris un vendredi soir, je zappe et je tombe sur Star Academy que je n'avais jamais vu. Au passage j'ai compris pourquoi ça marche, j'ai aimé Nikos Aliagas... Mais là, entre deux zapping, Charles Aznavour était l'invité de Star Ac ! Merci Charles, vous êtes émouvant, vrai. Vous êtes le Père Rossi.

L'avance sur recettes, la communauté française de Belgique, la région île de France, Eurimag-es... les seuls que nous ne sommes pas arrivés à séduire : l'Armée française ! Mais nous avons eu pour l'Etat Major un décor inestimable : le Sénat. Grâce à l'accord du Président du Sénat et des questeurs. Qu'ils en soient particulièrement remerciés.

En Algérie la pluie s'est arrêtée trois jours avant notre arrivée... et elle a repris deux jours après notre départ. Un vrai déluge. Encore la baraka !

Et puis, et puis... nous avons fait un trésor de guerre pour notre prochaine production. En Algérie aussi. Cartouches Gauloises de Mehdi Charef : les trois derniers mois avant l'Indépendance Algérienne vue à hauteur d'enfant, vue à hauteur du petit Ali/Mehdi. Magnifique !

Notre trésor de guerre ? Une meilleure connaissance encore de l'Algérie, tous les costumes militaires et civils, les publicités et autres éléments de décor !

Le roi est mort ! Vive le roi !

Pendant de nombreuses années KG Productions était un peu ma deuxième maison. Quand Michèle a acheté les droits du roman « MON COLONEL », je travaillais pour Costa alors qu'Amen prenait forme. J'ai lu le roman de Zamponi avec avidité et j'ai assisté aux premières « manœuvres » de ce qui allait être une longue gestation.

Et puis j'ai coupé le cordon ombilical en créant ma société de production, Wamip. Mais Michèle n'était jamais loin, la salle de montage de KG non plus ...

Michèle, tour à tour sprinteuse et coureuse de fond, faisait avancer le Colonel par électrochocs, puis laissait le temps au temps... le temps de convaincre un acteur, le temps que les choses s'apaisent en Algérie.

C'est quand l'Algérie est revenue à un certain calme que Michèle m'a proposé de me joindre à elle. MON COLONEL est le film du retour. Je suis né à Londres mais j'ai passé une partie de mon enfance et de mon adolescence à Alger avant d'aller en France pour mes études. Mais je reste Algérien malgré mes nombreuses années en France.

Au moment de faire MON COLONEL il me fallait réapprendre le pays. La longue préparation en amont de MON COLONEL a commencé tout début 2005 : premiers rendez-vous « opérationnels », premier coup de foudre pour la place de Blida à laquelle nous reviendrions après un repérage qui nous a mené d'Est en Ouest, premières angoisses aussi...

Fourmis, au fil des mois nous avons accumulé expérience, contacts, accessoires, costumes, véhicules d'époque. Les équipes de cinéma ont une qualité, qui est aussi leur principal défaut : elles s'approprient des lieux, débarquent sans invitation, prennent le contrôle puis abandonnent des maisons, des villes. Qui connaît l'Algérie sait que ça ne se passe pas comme ça chez nous ! Cinéma ou pas, pressés ou pas, pistonnés ou pas, on ne débarque pas comme des barbares et des tout-m'est-dû en Algérie ! Et en tant qu'Algérien je conçois une certaine fierté que le pays garde – dans les limites du raisonnable et tant qu'on peut travailler ce côté « pas acquis ». Notre longue et patiente préparation nous a permis d'appivoiser et de nous faire appivoiser par les lieux qui nous accueillaient, leurs administrations bien sûr, mais aussi et surtout leur population.

L'Algérie a rendu le film possible. Ni plus, ni moins. La coopération des autorités civiles et militaires nous a permis de faire des choses ailleurs impossibles. « MON COLONEL » avait besoin de personnes concernées, qui y croyaient, qu'il s'agisse de figurants ou de ce directeur général d'une société qui a refait le goudronnage des allées de notre caserne, sans rien demander en retour, simplement parce qu'il pensait que le film devait être aussi beau que possible.

Etonnant dispositif que le nôtre : de véritables soldats algériens se prêtaient à nos préoccupations de cinéma en jouant les appelés français. L'ancienne véritable caserne de Saint-Arnaud, devenue aujourd'hui le lycée d'El-Eulma, redevenait pour les besoins du film une caserne française aménagée avec l'aide des autorités locales...

Les nombreux figurants de la scène d'exécution dans le stade chantaient un air révolutionnaire entre les prises où le moujahid tombait sous les balles....

Mais la plus significative anecdote du film est sans doute celle de ce commandant venu superviser le rendu de certains matériels à la fin de notre première journée de tournage, à deux heures du matin. L'heure de quitter les lieux après une très longue journée avait enfin sonné et alors que j'entrais dans la voiture, il s'approcha de moi et me dit d'une voix douce :

- Nous sommes très fiers, très heureux de travailler avec vous, vos collaborateurs sont formidables, votre organisation parfaite et la coordination avec notre armée est professionnelle.... Mais si vous pouviez descendre le drapeau français le soir ça serait bien...

Le Colonel n'a de cesse de le répéter : les symboles ont leur importance ! Ce film est algérien autant que français. Avec l'aide de nos partenaires et de ce que chaque pays avait à offrir, nous sommes revenus sur la portion la plus douloureuse de notre histoire commune et heurtée.

Algériens et Français ont préparé et tourné ce film ensemble au moment même où la ridicule et insultante loi sur les bienfaits de la colonisation gonflait avant de faire pschitt . Ce film est une coproduction entre un pays Arabe, et un pays Occidental. Nous l'avons tourné à une époque où un autre pays Arabe, l'Irak, aux mains d'une autre force d'occupation Occidentale découvre l'horreur d'armées laissées à elles-mêmes.

Réussir à faire ensemble des films regardant en face les moments les plus difficiles et les plus actuels de notre histoire commune n'est sans doute pas grand-chose. Mais il faut bien commencer quelque part.

Je fais partie de ces 6 à 8 millions de personnes en France liées directement ou indirectement, familialement ou personnellement, à la Guerre d'Algérie... tout comme l'est notre co-producteur Salem Brahimi, nos pères ayant servi dans les camps adverses.

L'Histoire est une discipline extraordinaire et frustrante : plus on creuse, moins on est sûr... À l'adolescence, grâce entre autres au cinéma et à la télévision (merci les Dossiers de l'Écran), j'ai commencé à comprendre que tout pays possède sa part d'ombre. Des films comme « Lacombe Lucien » de Louis Malle ou « Section Spéciale » de Costa-Gavras nous montraient que là où il y a des vainqueurs, il y a forcément des vaincus, là où il y a des héros, il y a aussi des lâches et que ces destins-là aussi ont leur mystère.

J'avais à cœur pour mon premier long-métrage de trouver un sujet original et ambitieux. Le livre de Francis Zamponi est un récit haletant, qui mêle habilement la grande et la petite histoire et qui se trouve être un parfait concentré de ce qu'avait été le conflit. Au lieu d'être une histoire de guerre de plus, il décrit, simplement et efficacement, la mécanique de la répression et comment les politiques, l'Autorité Civile, se sont débarrassés du problème du maintien de l'ordre en s'en déchargeant sur l'armée.

Quand le politique cesse d'encadrer l'usage des armes c'est la porte ouverte à tous les dérapages. La guerre d'Algérie ne fut pas une exception à cette règle, pas plus que les redites de ces erreurs, hier au Vietnam et aujourd'hui en Irak. C'est ceci qui est au cœur du roman et du scénario. La grande force de l'adaptation du livre a été de mettre en évidence, à travers la partie contemporaine, l'écart entre l'indifférence quasi-générale qui prévaut toujours dans l'opinion publique au sujet de cette guerre et la vivacité des souvenirs, des douleurs de ceux qui l'ont vécu.

Le choix du noir et blanc et de la couleur s'est imposé. Dans l'inconscient collectif les images de la Guerre d'Algérie sont très majoritairement en noir et blanc. La seconde raison est due à l'alternance dans l'histoire de deux époques : l'Algérie en 1956 et la France de 1993. Parfois nous passons d'une époque à l'autre le temps d'un seul plan. Le contraste permet au spectateur de se repérer.

Du point de vue mise en scène je tenais à deux styles différents : la partie 1956 est essentiellement subjective puisque vue et racontée par le lieutenant Rossi. La caméra de Patrick Blossier est alors souvent à l'épaule et s'attache essentiellement à montrer le point de vue de Rossi.

En Algérie nous avons eu la chance d'être très bien accueillis par les autorités mais nous avons aussi eu la chance de bénéficier d'une équipe technique volontaire et chaleureuse, et de comédiens et figurants toujours enthousiastes, ce qui nous a permis de boucler notre lourd plan de travail sans un seul jour de retard.

Il a été très vite décidé que les scènes de torture seraient tournées en Région Parisienne. Mais plusieurs autres scènes importantes (l'attentat du 14 Juillet, l'exposition des cadavres de moudjahidin, l'attentat du café) devaient être filmées dans les centre-ville de Blida et de Sétif.

Pendant la préparation, je me demandais comment j'allais aborder ces journées particulières qui allaient forcément remuer des souvenirs douloureux de part et d'autre. En fait, tout cela s'est déroulé très normalement. Avant tout parce qu'une journée de tournage n'est qu'un enchaînement d'actions très pratiques (mise en place du décor, répétition avec les comédiens, réglage du plan, tournage prise après prise, passage au plan suivant). On est rapidement pris dans une routine qui éloigne l'affect. Et, plan après plan, la scène, malgré l'horreur de ce qu'elle décrit, prend corps. On reste toujours très conscient de faire du cinéma. Bien sûr, on se retrouve tout d'un coup à se poser la question de la décence de son travail, le décalage qu'il y a à réclamer « un peu plus de sang » là, « une plus belle blessure » ailleurs...

À Blida nous avons tourné l'exposition publique, ordonnée par le colonel, des cadavres de moudjahidin. En mettant en place le plan et en réglant le maquillage des blessures avec Dominique Colladant, responsable des effets spéciaux maquillage, j'ai entamé une conversation, au départ anodine, avec l'un des figurants qui jouait un moudjahid mort : en 1959 son oncle avait été torturé, abattu puis finalement exposé par les soldats français sur cette même place de Blida où je lui demandais de s'allonger et de faire le mort... J'ai à plusieurs reprises posé la question du ressentiment qu'il pouvait y avoir du côté algérien à voir remettre en scène les exactions de l'armée française. Les réponses allaient toutes dans le même sens : « On vit ça plus sereinement que vous. Tout simplement parce qu'on l'a gagnée, cette guerre... »

En faisant « MON COLONEL », l'idée n'était pas uniquement de manier le passé. Très tôt on s'était dit avec Costa que nous racontions une histoire se déroulant sur fond de Guerre d'Algérie mais que cette histoire-là était indubitablement emblématique de toutes les guerres de libération. Que ce soit la France résistant au joug nazi, les Vietnamiens se débarrassant des Français puis des Américains, l'Irak... Les exemples ne manquent pas.

Cette actualité m'a forcément influencé, volontairement ou pas. Je me suis par exemple attaché à moderniser la manière de bouger des soldats en opération en m'inspirant de documentaires sur les GI's stationnés en Irak. Je me suis évertué à gommer le côté reconstitution pour renforcer le côté symbolique, emblématique de ce conflit.

Il y a cependant dans le film une réalité historique qui demeure et qui est propre à l'Algérie Française : la France occupait l'Algérie depuis plus de 130 ans. En 1956 pour la grande majorité des Français, remettre en cause l'appartenance de ce territoire à la Nation aurait été aussi incongru que de parler aujourd'hui de l'indépendance de l'Alsace-Lorraine. C'est dans ce contexte historique là qu'ont grandi les personnages du film, y compris François Mitterrand qui adhérait au fameux « La France sans l'Algérie ne serait plus la France ».

MON COLONEL a été écrit pour la collection Babel noir des éditions Actes Sud c'est donc un roman noir. Même si je ne me suis jamais dit cela en l'écrivant. Je ne suis d'ailleurs pas le premier à remarquer que, pour des raisons pratiques, il importe en France de ranger les livres dans des catégories. Je suis donc devenu auteur de "noir". Je ne m'en plains pas.

Je n'aurais jamais écrit ce livre si je n'avais pas vécu les premières années de la guerre d'Algérie dans le commissariat de police de Sétif. Jusqu'à l'installation de ma famille en banlieue parisienne, je croyais que le monde entier vivait au rythme de la guerre. À Paris, j'ai été surpris de voir qu'on pouvait entrer dans un cinéma sans présenter son cartable ouvert à un militaire et que lorsqu'on entendait un bruit on ne pensait pas automatiquement à l'explosion d'une bombe. J'imagine que c'est le lot de tous les enfants qui sont nés dans un pays en guerre. J'ai eu envie, non pas de décrire ce quotidien de mon enfance mais de Saint-Arnaud.

MON COLONEL est le fils spirituel de plusieurs officiers dont j'ai lu les écrits. Il doit en particulier beaucoup aux colonels Argoud et de Saint Marc. Mais il doit aussi beaucoup à tous les officiers que je voyais défiler à la maison. Mon père était, ce qui était paradoxal à l'époque pour un policier, un humaniste. Les militaires qu'ils recevaient dans sa famille n'étaient donc pas des caricatures mais des hommes qui se posaient des questions.

Mon idée de départ était d'écrire un livre d'interviews autour des débuts de la guerre d'Algérie. Je voulais essayer de comprendre comment un régime en apparence aussi débonnaire que la IV^e République avait pu si facilement basculer dans la répression. Le directeur de collection de Babel noir, Jean-Christophe Brochier m'a expliqué, ce qui était vrai à l'époque, qu'un bouquin de journaliste sur ce thème n'intéresserait que les spécialistes alors qu'un roman serait lu par des gens qui n'avaient aucune idée préconçue sur la question. Cette idée m'a convaincu et je me suis mis à écrire pour des lecteurs qui n'avaient aucune idée de ce qu'avait été cette époque.

La torture et la guerre d'Algérie en général n'étaient pas des sujets "grand public", lorsque le roman est paru. Les questions qui m'ont intéressé sont survenues lors de débats avec des jeunes d'une vingtaine d'années qui se demandaient si cette période avait bien existé. Pour eux, la guerre d'Algérie, c'était la préhistoire.

J'avais lu "Le zéro et l'infini" ou "La question" et je n'aurais pas imaginé pouvoir faire plus sur le thème de la torture. Pour moi, le problème était de savoir comment j'aurais réagi si je m'étais trouvé dans une situation similaire à celle du jeune Rossi. L'important dans mon esprit était d'essayer de mettre à jour une partie des mécanismes par lesquels des gens normaux peuvent être amenés à commettre des actes monstrueux.

Parmi ces mécanismes, j'ai essayé de montrer celui qui transforme et déforme les militaires, guerriers professionnels, lorsque le pouvoir civil leur demande de faire autre chose que de se battre. Ce phénomène apparaît dès qu'il y a occupation d'un territoire et gestion de ses habitants par des militaires.

L'un des apports très forts de l'adaptation est le personnage du Lieutenant Galois. J'aurais aimé avoir cette idée de donner à Rossi si ce n'est son double, au moins un personnage qui se sent lié à lui, cette lectrice avide, investie, émue et émouvante. Par ses réactions, ses questions, Galois contribue à universaliser le propos, l'ancrer dans le présent, et montrer que le parcours de Rossi n'est pas à ranger dans les archives poussiéreuses d'une sale guerre.

COLONEL RAOUL DUPLAN

(Olivier Gourmet)

Le Colonel

Alors, dites-moi ce que les pouvoirs spéciaux nous autorisent.

Rossi

Pratiquement tout ! S'il s'agit de rétablir l'ordre, aucune mesure n'est à priori exclue même si elle semble contraire aux grands principes du droit.

Le Colonel

Cela signifie, messieurs, que sans oser le dire les politiques nous laissent faire. Eh bien nous allons faire ! Tout se passera dans les règles !

Le Colonel Raoul Duplan n'est pas un archétype de sadique ou de tortionnaire. Ses actions sont toutes sous-tendues par un jeu complexe et intelligent – quoique contradictoire - de justifications, d'apaisements moraux et de probité affichée. Son passé de résistant et de déporté à Buchenwald lui donne un ascendant moral indéniable. Son discours rigoriste et légaliste, son respect proclamé pour l'ennemi et son charisme le rendent à la fois séduisant et dangereux. Personnage moderne pour l'armée, voire universel, ce Colonel engagé dans « la guerre mondiale contre le communisme et le terrorisme » et qui enjoint Rossi à « sauver des vies françaises » résonne avec l'actualité, (Irak, Guantanamo et ailleurs... Le Colonel est un homme d'action mais aussi de verbe : chez lui, l'un ne va pas sans l'autre. C'est cette dynamique entre verbe et action qui permet la manipulation et l'apaisement de Rossi. Le discours prépare, justifie, convainc et finalement permet l'action. C'est aussi ce diptyque qui fait le Colonel : homme de discours pour la population française - discours de Djémila - et homme d'action et d'agissements pour la population algérienne. Quarante ans après la Guerre d'Algérie, il ne semble pas assailli par le moindre doute. Par arrogance ? Afin de pouvoir continuer à vivre avec lui-même ? Parce qu'il était sincère ? Parce qu'il a réussi à se convaincre, au gré de ses discours, du bien fondé de son action quelle qu'elle soit ? A des degrés divers, les véritables acteurs de cette guerre (Elie de St Marc, Aussaresses, Général Schmitt) ont aussi trouvé des arrangements avec eux-mêmes, l'histoire et leur conscience, et nous laissent avec les mêmes questions. Mais les réponses importent-elles ? Des valeurs absolues telles que l'humanisme et les Droits de l'Hommes s'accommodent mal de relativisation et de justifications.

GUY ROSSI
(Robinson Stevenin)

**« Depuis mon arrivée à Saint-Arnaud j'ai l'impression de ne rien maîtriser,
d'être pris dans un engrenage »**

Rossi est beaucoup plus que le héros de ce film.

Rossi est la normalité précipitée dans un engrenage complexe : à la fois politique (la guerre et les pouvoirs spéciaux), humain (sa relation au Colonel), et moral.

Narrateur - puisque nous vivons l'Algérie, le colonel et cette guerre au travers de ses yeux et de ses mots - et enjeu, car la conscience et les choix de Rossi seront le théâtre de la confrontation entre le Colonel et Ascencio, ces deux voix qui ne cessent de lui parler et de le tourmenter.

Personnage faustien dont le destin est scellé par ses choix et ses compromissions, Rossi est un personnage complexe : ni tout à fait naïf, ni tout à fait aguerri, il fera le pire et essaiera de s'en affranchir toujours au nom de cette certaine idée de la justice que « son » colonel lui reconnaît. A la fois bourreau et victime pour son colonel et victime de celui-ci.

Rossi est le résultat d'une époque où la majorité des français tenait le colonialisme pour un fait acquis, comme nous tenons aujourd'hui, à tort ou à raison, tant d'autres choses - la démocratie, la nécessité de la promouvoir ici et là, violemment s'il le faut - comme des faits acquis.

Rossi n'est pas sadique. Loin d'être un soldat bête et discipliné, il se pose des questions. Mais surtout il nous pose une question : « Et vous ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? ».

Rossi est le personnage du malaise : il est le symbole même de la normalité. Il nous, il vous ressemble.

LIEUTENANT GALOIS

(Cécile de France)

Le sous-préfet

Je ne me sens pas obligé de vous répondre. L'amnistie a effacé ces infractions...

Lieutenant Galois

Sauf pour les crimes contre l'Humanité.

Galois est la caisse de résonance de Rossi. Rossi narre le Colonel et la torture en Algérie, Galois reçoit la narration. Comme un choc.

Mais Galois est loin d'être une passeuse neutre. Contrairement aux autres personnages contemporains qui sont sujets à l'amnésie orchestrée par l'amnistie concernant les crimes de la Guerre d'Algérie, Galois évolue. Petit à petit les mots de Rossi prennent corps dans sa conscience, gonflent, l'interpellent.

Elle est d'abord amusée par ce lieutenant qui n'en est pas vraiment un, contrairement à elle, vraie Saint-Cyrienne. Puis un intérêt croissant pour ce Rossi qui ne démérite pas en dépit de la gravité de ses actions. Succèdera enfin un véritable attachement à ce personnage de quelques lignes sur du papier, mais si vrai. Galois commencera alors à attendre. Attendre les envois, attendre les réactions de Rossi...

Son intérêt dépasse le cadre de soldat à soldat. Par ses sentiments, par sa conscience - « oh non ! pourquoi tu fais ça ? » - elle prouve que l'indifférence générale et l'amnésie ne sont pas une fatalité. Si Villedieu est terrifié par la possibilité d'une « saloperie, genre : crimes contre l'Humanité ! », Galois rappelle au sous-préfet, qui invoque l'amnistie, que « les crimes contre l'Humanité ne sont pas amnistiables ».

Galois ponctue le journal de Rossi d'un regard contemporain : l'indifférence et l'oubli peuvent ne pas être les seules réactions possibles aux crimes du passé. Elle encaisse la grande histoire, celle de la guerre d'Algérie, et la petite histoire, celle de Rossi comme des coups. Son émotion pour le père de Rossi témoignera de sa sensibilité et d'une certaine idée de la justice.

ANTOINE ROSSI

(Charles Aznavour)

« Le Colonel Duplan a eu du rab, beaucoup de rab : il a vécu dans l'honneur, le confort et la certitude. Mon fils Guy et vingt-cinq milles autres jeunes français sont morts pour rien dans une guerre inutile perdue d'avance... »

Loin d'être un meurtrier par sens de la vengeance, Antoine Rossi va chez le Colonel sans arme, dans le seul besoin de savoir, et d'entendre une forme de contrition, de regret. Il agit par amour et son action a une grande part d'irrationnel : il y a dans sa première visite chez le colonel ce besoin d'affronter le mal. Le besoin de la victime d'entendre le criminel d'avouer son crime. La démarche d'un père qui veut, qui DOIT savoir.

C'est l'arrogance et la certitude, voire la tranquille indifférence du Colonel que le père de Rossi ne supportera pas : « S'il avait dit un mot, un regret... je n'aurais pas fait l'aller-retour ».

« Je ne savais pas que tirer sur quelqu'un pouvait faire du bien ». Pour le père de Rossi, ce coup de feu est celui de la libération : il le libère d'années de doutes, mais aussi de l'amnistie et de l'amnésie qui va avec, pour pouvoir « enfin parler du Colonel Duplan et de Guy Rossi, disparu en action ».

REIDACHER

(Bruno Solo)

**« Laissez-les leur foutre la trouille.
Si on les prend un par un, à la première baffe ils s'allongeront ».**

Si Duplan est un théoricien de la torture Reidacher l'applique sans se poser de questions. Il a un rapport simple et direct à la torture, comme à tout le reste. Son diagnostic est simple : « Il est temps de mettre de l'ordre dans cette ville ».

Il ne se pose pas de question sur le rôle de la police par rapport à l'armée. Quand il va voir le sous-préfet en compagnie de Rossi, ce n'est pas pour discuter de la collaboration entre la police et l'armée, mais dans le seul but de «voir la tête du sous-préfet » lorsque Rossi lui annoncera les mesures du Colonel.

Un détail important sur le personnage autant que sur la torture : Rossi écrit dans un de ses rapports que « Reidacher connaissait déjà les « procédés spéciaux » employés ».

Ce rapport simple et décomplexé à la torture est malheureusement loin d'être caricatural. Il suffit de penser aux déclarations et au livre du général Aussaresses à ce sujet, pour se rendre compte qu'un rapport serein et assumé à la torture est possible. Le livre « Une Guerre Sans Gloire » de Florence Beaugé décrit le mieux ce rapport décomplexé et quotidien à la torture. Reidacher rappelle que tous les tortionnaires ne sont pas réticents comme Rossi, ou théoriciens comme le Colonel Duplan. Il peuvent l'être, et l'ont souvent été, comme Reidacher : sans discours et sans états d'âme.

RENE ASCENCIO

(Eric Caravaca)

« Quand on est né ici et qu'on doute... on est un traître »

Critique de l'Algérie Française où il est né, et en dépit de différences notables entre ses opinions et celle de l'auteur de La Peste, il y a du Camus dans ce personnage.

Rencontré par hasard – « mais était-ce bien par hasard ? » se demandera Rossi - dans l'école où il enseigne et théâtre des premières tortures, Ascencio sera le seul civil dans l'univers de Rossi. Il tente d'ouvrir les yeux de Rossi non seulement sur le Colonel mais sur les réalités et « l'apartheid » de l'Algérie Française ainsi que l'inévitabilité de l'indépendance algérienne. Homme de doutes, il brouillera auprès de Rossi les discours de certitudes et d'apaisement du Colonel.

Ascencio incarne la résistance, à tel point d'ailleurs, qu'il soutient le FLN. Il est la voix qui dit NON. L'histoire a donné raison à Ascencio, mais ce n'est pas ce qui fait la beauté du personnage. Ce qui lui donne une dimension admirable auprès de Rossi, c'est son caractère exemplaire et noble : amputé d'un bras après un attentat du FLN, il refuse l'escalade en disant simplement à Rossi « On ne va pas se jeter à la figure morts et blessés ».

Ascencio incarnerait l'archétype de l'intellectuel-résistant idéal si ce n'était pour cette part d'ombre et de complexité qui caractérise tant d'autres personnages du film... et de la vie.

Ascencio est un personnage plus sombre qu'il n'y paraît, et qui l'éloigne de la ligne de démarcation caricaturale du bien et du mal, qui le séparerait du Colonel.

LE SOUS PREFET

(Guillaume Gallienne)

Capitaine Roger

Nous recensons les maisons, Monsieur le Préfet.

Chaque habitant portera aussi ce numéro d'immatriculation.

Le sous-préfet

C'est parfaitement illégal !

Rossi

Loi du 6 Mars 1956 sur le contrôle de la circulation des populations.

Le sous-préfet

Et pourquoi pas un mur !

Le sous-préfet incarne les autorités civiles telles qu'elles devraient être, quoique sans doute atypiques dans l'appareil d'Etat français en Algérie. Soucieux de protéger les principes fondateurs de la République et farouchement opposé aux agissements du Colonel, le sous-préfet est néanmoins réduit à l'impuissance, pris entre le marteau du Colonel et l'enclume des Pouvoirs Spéciaux.

Sans le soutien de l'appareil administratif et politique civil, opposé aux mesures du pouvoir militaire, le personnage peut paraître presque ridicule, condamné à fulminer sans pouvoir agir. Mais cet état souligne la solitude de ceux qui essayaient, en Algérie, à cette époque, de s'opposer à la machine qui s'était enclenchée.

Dans sa voix fatiguée et incrédule lors de son interrogatoire, et dans ses propos – notamment concernant ses rapports et sa lettre au Garde-des-Sceaux de l'époque, François Mitterrand restés sans suite - on sent toute l'amertume que peut ressentir un tel personnage concernant l'appareil d'Etat qu'il servait et qui n'a pas fonctionné à l'un des moments les plus critiques de son histoire.

Dans sa volonté de mettre fin à la conversation avec le Commissaire et Galois en invoquant l'amnistie, peut-être peut-on détecter une forme de mauvaise conscience et de ce fait, une forme de grande décence ? La conviction sourde qu'il aurait pu faire plus pour arrêter le Colonel et qu'en continuant à servir cet Etat schizophrène qui faisait des lois stipulant que pour l'armée il n'y avait plus de loi, il s'était fait complice des crimes contre lesquels il s'élevait.